Document généré le 12 oct. 2024 05:16

Ciné-Bulles

Paix, humour et comédie

Le Cochon de Gaza de Sylvain Estibal, France–Allemagne–Belgique, 2011, 99 min

Zoé Protat

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67085ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2012). Compte rendu de [Paix, humour et comédie / *Le Cochon de Gaza* de Sylvain Estibal, France–Allemagne–Belgique, 2011, 99 min]. *Ciné-Bulles*, *30*(3), 2–3.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Paix, humour et comédie

ZOÉ PROTAT

Dans la torpeur de la saison chaude, on se surprend parfois à chercher la fraîcheur de choses légères… Tout comme le roman de vacances, le film d'été a grand avantage à être sympathique et distrayant. Mais attention : léger ne veut dire ni insipide, ni dénué de discours, ni exempt d'émotion. Le paysage cinématographique estival étant habituellement peuplé de pétaradants *blockbusters*, pourquoi ne pas se tourner vers d'autres cieux? Le cinéma du monde produit parfois de ces petites pépites qui, en décrivant un univers personnel et local, possèdent néanmoins une humanité universelle : ainsi en est-il du **Cochon de Gaza**, le premier film de Sylvain Estibal. Une histoire en forme de fable, aussi simple que l'existence de ses personnages est complexe, et aussi lumineuse que la situation politique qu'elle dépeint apparaît sans issue.

D'emblée, la prémisse est tirée par les cheveux : en remontant ses filets après une nuit de tempête, Jafaar, pauvre pêcheur palestinien, y découvre… un cochon. Un animal doublement inattendu car impur, évidemment. Mais peut-être aussi pour Jafaar un moyen d'améliorer son maigre ordinaire, fait de dettes, de sardines et des fruits de l'olivier de sa femme. Sa rencontre avec Yelena, jeune Juive de la colonie d'à côté, sera déterminante. Cette Russe, qui a émigré en Israël pour poursuivre le rêve de son père, est une rebelle : elle est éleveuse de porcs, pas pour la viande, mais pour la détection d'explosifs! Malgré les scrupules qui les honorent (et avec l'aide d'une bonne paire de chaussettes pour que l'animal ne foule pas leurs terres respectives), ces deux personnages vont se frotter à leur ennemi commun : le cochon. Et, bien sûr, fraterniser, en dépit de tout.

Durant sa première heure, **Le Cochon de Gaza** est une franche comédie de type burlesque, absurde et *slapstick*, avec des moments savoureux. Gaza, ville réelle, mais surtout zone métaphorique de tous les fantasmes et des peurs, devient le terrain de jeu de Jafaar qui, dans sa quête à la progression classique et rythmée, tombe dans une série d'ornières farfelues. Tous les éléments d'un quotidien en temps de guerre sont prétextes à des gags : les armes, l'armée, la police, le *djihad*, les attentats kamikazes… Les lieux communs sur les juifs et les musulmans, particulièrement rafraîchissants dans la bouche des personnages, abondent, et les quiproquos pleuvent. Dans un contexte politique des plus explosifs, ces derniers peuvent se révéler funestes. Car à Gaza, la vie est menottée, truffée de contrôles, d'interdictions, de pauvreté aussi. Jafaar ne peut plus pêcher trop près des côtes par décret de l'armée israélienne. Le pauvre bougre pousse même la malchance jusqu'à avoir des soldats ennemis postés en vigile sur son toit! Lorsque Yelena montre de l'intérêt pour son cochon, celui-ci passe de malédiction à cadeau du ciel et devient un moyen, peu orthodoxe certes, mais inespéré, de gagner de l'argent.

Sous ses abords frivoles, le film a ainsi une petite audace : celle de badiner avec l'un des plus grands drames du monde contemporain. Le conflit israélo-palestinien, celui sur qui toute la planète se casse les dents depuis plus d'un demi-siècle, est une énigme apparemment insoluble. Sylvain Estibal choisit d'y parachuter un

simple cochon : un animal innocent mais symboliquement chargé, à la fois créature impure et objet de curiosité plus ou moins avouable. Le porc pour mieux rapprocher les peuples d'Israël et de Palestine, deux communautés qui se côtoient de très près sans jamais se mêler, quoi de plus improbable et ironique? L'engagement politique du film se situe à ce niveau : prêcher le dialogue et la paix par l'humour si possible. Et si cet humour n'est pas toujours subtil, il a le mérite d'être efficace lorsqu'il s'agit de démontrer l'absurdité du fanatisme religieux.

Le vaudeville tourne cependant au drame lorsque Jafaar est arrêté et enrôlé de force par des terroristes. Du coup, le film commence à se prendre davantage au sérieux. En illustrant des « solutions » enfantines au conflit israélo-palestinien dont la simplicité laisse rêveur, il accuse un petit flottement. Malgré toutes ses indéniables qualités, la deuxième partie du **Cochon de Gaza** souffre d'un trop-plein de phrases toutes faites et de formules vides en voix *off* qui ne font pas le poids devant la fraîcheur de l'histoire de Jafaar. Dans un rapprochement facile, les deux camps, juif et musulman, affichent de nombreux points communs et des réactions totalement semblables. De là à affirmer que si les pays ne s'entendent pas, les gens, eux, s'entendent, il n'y a qu'un pas qui n'est heureusement pas franchi. Jafaar et Yelena s'affrontent enfin sur un bateau à la dérive, telle une petite Gaza au milieu de l'océan : une subtilité bienvenue.

L'équilibre du scénario ne tenant parfois qu'à un fil, on peut tabler sur la poésie des images. Le film tire parti d'une lumière éclatante baignant des décors naturels (oliviers, bord de mer) autant que surnaturels (immeubles qui résistent par la peur, terrasses colorées en morceaux). Une carte postale exotique nouveau genre où les trous d'obus tiennent lieu de fenêtres — on ne peut que louer la présence d'esprit de Jafaar d'utiliser ce que la « nature » lui a donné! L'incongru personnage masculin, interprété par Sasson Gabay (vu dans **La Visite de la fanfare** d'Eran Kolirin), est très attachant. Il incarne avec entrain l'âme d'un conte naïf, d'une utopie humaniste dont le message de tolérance, parfois un peu encombrant, se vit mieux dans la légèreté. Quant à la finale, sinon optimiste, du moins poétique, elle rappelle que si **Le Cochon de Gaza** se déroule dans l'une des régions les plus troublées du monde, nous n'en sommes pas moins au bord d'une Méditerranée paisible et ensoleillée.

France–Allemagne–Belgique / 2011 / 99 min

Réal. et scén. Sylvain Estibal **Image** Romain Winding **Son** Dirk Bombey, Gert Janssen et Mathieu Cox **Mus.** Aqualactica Boogie Balagan **Mont.** Damien Keyeux **Prod.** Franck Chorot **Int.** Sasson Gabay, Baya Belal, Myriam Tekaïa, Khalifa Natour **Dist.** Les Films Séville